Document generated on 07/18/2025 8:31 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

« La vie : comme rien d'autre »
À propos du texte de Denis Desautels *En état d'urgence*, accompagné d'un dessin de Francine Simonin

Louise Dupré

Number 104, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/6629ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dupré, L. (2005). « La vie : comme rien d'autre » : à propos du texte de Denis Desautels *En état d'urgence*, accompagné d'un dessin de Francine Simonin. *Moebius*, (104), 7–10.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Louise Dupré

« La vie : comme rien d'autre »

à propos du texte de Denise Desautels *En état d'urgence*,
accompagné d'un dessin de Francine Simonin

En 1980 paraît aux Éditions du Noroît le beau récit poétique *La promeneuse et l'oiseau*, que Denise Desautels considère comme son premier livre vraiment accompli : ce texte est en effet investi d'une voix personnelle assurée qui entre dans l'esthétique de ce qu'on appelait à l'époque *la modernité*. Paru en 1982 aux Éditions de l'Estérel – alors dirigées par Michel Beaulieu, Guy Cloutier et Jean Yves Collette –, *En état d'urgence* poursuit cette démarche, explore des thématiques qu'avait abordées *La promeneuse et l'oiseau*, les approfondit afin d'en mettre en lumière les zones d'ombre, de faire résonner le cri qu'on y entendait déjà.

Les lecteurs de Denise Desautels reconnaîtront là la manière qui lui est propre. Montrant une forte continuité, cette œuvre, qui compte aujourd'hui plus de trente titres, s'est développée en spirale, reprenant d'un livre à l'autre les mêmes sujets, les mêmes motifs, les mêmes figures. L'enfance, assombrie par la mort subite du père, est au centre de ce trajet marqué par une profonde douleur entretenue par la mère, pour qui tout travail de deuil s'avère inadmissible, voire interdit. Dès lors, la poésie offre à l'auteure la possibilité d'un arrachement à l'exigence maternelle de vivre « la mort en elle en soi que l'on porte » (*En état d'urgence*, 9) comme un boulet.

Cette blessure, chaque livre tente de la cicatriser mais elle se rouvre constamment, et on entre chaque fois dans une écriture écorchée vive. Pourtant, dans *« Ma joie », crie-t-elle,* en 1996, et surtout dans le récit *Ce fauve, le Bonheur,* en 1998, la narratrice trouvera une distance propice

à un certain apaisement. Ce dont on est loin encore dans *En état d'urgence*, texte de rébellion qui cherche à transgresser l'interdit maternel pour laisser entendre « les cris sous le bâillon » (*En état d'urgence*, 9) et, par conséquent, pour avoir droit à la vie, au sens fort du mot. Quête à la fois minuscule et démesurée.

On n'a pas l'habitude de relier la poésie de Denise Desautels à une poésie rebelle, qu'on situe plutôt du côté de la contre-culture et de la contestation sociale affichée. *En état d'urgence* ne cherche pas à remettre en question les fondements de la société ni à promouvoir un mode de vie marginal, mais il présente pourtant une révolte active contre l'univers sclérosant de la mère, révolte qui met précisément la narratrice en état d'urgence, selon la définition de Claire Lejeune, citée en exergue. Le texte veut en effet « atteindre le cœur de la crise », moment à partir duquel on peut « faire sauter les unes après les autres toutes nos terreurs » et se donner « une nouvelle histoire » (*En état d'urgence*, 7). Histoire personnelle, privée, rejoignant cependant celle de la collectivité.

Si, par un cri qui se répercute dans toutes les couches du texte, le *je* cherche à faire tomber les murs de sa prison intérieure, il ne veut pas moins refléter le carcan des filles de toute une génération. On peut établir des correspondances entre la vision de Denise Desautels et celle d'Annie Ernaux : chez l'une comme chez l'autre, l'exploration autobiographique ne tient pas d'un ressassement narcissique conduisant au repliement, mais plutôt d'un désir d'ouverture à l'autre et au monde, d'une radiographie d'une situation individuelle qui trouve des résonances chez les femmes de leur génération et de leur classe sociale. Comme *La promeneuse et l'oiseau*, *En état d'urgence* s'arrête à l'éducation des petites Québécoises durant la Grande Noirceur, période dont le récit *Ce fauve, le Bonheur* nous brossera un admirable tableau. L'écriture de Denise Desautels est bel et bien tournée vers l'universel : il me semble qu'on ne l'a pas encore assez mentionné.

Cris, *violences*, *agitation*, *agression*, *action*, *manifestations*, *impudeur* : ces mots très investis dans *En état d'urgence* montrent la nécessité de sortir du silence et de l'inertie, « l'inertie complètement comme on dit la mort » (*En*

état d'urgence, 21). Geste de survie, l'écriture donne la possibilité à la narratrice d'accéder à son désir propre. Car ce texte catharsis ne vise pas seulement à *dire*, il veut *faire* : il s'agit d'un texte performatif, qui veut briser la continuité oppressante des jours en découpant la temporalité en deux parties distinctes : l'avant et l'après.

Après, la narratrice aura la possibilité d'échapper à « la conjugaison passive » (*En état d'urgence*, 18), de découvrir d'elle-même un visage qu'elle ne connaît pas, un visage étranger qui lui permette de prendre pleinement sa place dans la ville. Après, elle pourra sortir d'une étouffante mise entre parenthèses, ce que rendent bien les nombreux passages entre parenthèses dans le texte : ceux-ci trouvent d'ailleurs un écho dans le dessin de Francine Simonin, qui représente une forme fermée entourant un grand vide : un enclos peut-être, ou un ventre déserté. Après, la femme pourra circuler dans un espace de liberté, cette déambulation lui offrant l'extravagance du désir fou, d'un amour désordonné capable de redessiner l'espace privé, où on puisse dès lors vivre toutes fenêtres ouvertes, dans une traversée incessante entre l'intérieur et l'extérieur.

Poète de l'intime, Denise Desautels n'en est pas moins une poète urbaine. Si elle interroge les traces mortifères de l'enfance, c'est pour créer du jeu dans la mémoire, la mettre en mouvement, la déplacer. Elle cherche ainsi à se déplacer, se tournant alors vers le « cœur de la ville », là où il y a « tant à signaler » (*En état d'urgence*, 21). On se souvient que le récit *Ce fauve, le Bonheur* se termine par l'épisode où la narratrice, accompagnée de son amie Lou, franchit la frontière entre l'Est et l'Ouest de Montréal pour aller au Musée des beaux-arts. L'exposition Van Gogh marquera pour l'adolescente un premier tournant : « Un pont ou même une simple passerelle aura été construite pendant ma visite au Musée, qui me permettra d'accéder à la vie », dit-elle (*Ce fauve, le Bonheur*, 230). Entre la ville, la vie et l'art, il se crée des liens étroits dont témoigne tout le parcours de Denise Desautels.

On le sait : Denise Desautels a entrepris, dès ses premiers recueils, une collaboration active avec des artistes visuels québécois de *la modernité*. Parmi eux, Francine Simonin occupe une place privilégiée. Son œuvre

accompagne non seulement *En état d'urgence*, mais aussi *L'écran* précédé d'*Aires du temps* en 1983, *Écritures / Ratures* en 1986, *Le signe discret* en 1987 et, en 1996, « *Ma joie* », *crie-t-elle*. Marqués par la puissance d'un trait mis en mouvement souvent jusqu'au vertige, ses dessins correspondent profondément à la démarche de Denise Desautels, qui a constamment cherché, à travers sa poésie, « quelque chose d'improvisé d'extravagant. quelque chose d'un peu fou à l'écart sans nom ni loi » (*En état d'urgence*, 21).

Cette folie douce, dans *En état d'urgence*, contamine la textualité, qui évolue selon une logique associative et se rebelle contre la syntaxe admise. Ellipses, suppressions non récupérables, ponctuation expressive, travail à partir du signifiant, voilà ce que présente cette suite poétique en prose. Publié en 1982, ce texte souscrit à l'esthétique de *La nouvelle barre du jour*, dont Denise Desautels fera d'ailleurs partie du comité de rédaction de 1985 à 1990. On pourrait voir, dans cette recherche esthétique, un effet d'époque. Mais ne serait-il pas plus juste de penser que c'est l'époque qui a permis à l'auteure de faire résonner l'écho troublant de son cri dans l'écriture même ?

Je l'ai dit : l'écriture de Denise Desautels s'est quelque peu apaisée au cours des années. Apaisée, oui, mais non pas assagie. Encore aujourd'hui, elle rêve, réclame, proteste contre toutes les noirceurs, cherche à débusquer les mensonges enfouis dans le silence en créant des espaces de clarté dans la langue. C'est que la femme n'a pas oublié l'adolescente pleine d'idéal qui nous a touchés dans *Ce fauve, le Bonheur*, mais aussi, plus récemment, dans *La marathonienne*, recueil de poésie jeunesse publié en 2003 aux Éditions de La courte échelle. Cette adolescente qui affirme d'elle-même « aujourd'hui / c'est bête, tu veux tout » (*La marathonienne*, 17) ne souhaite en fait que la vie, « la vie : comme rien d'autre », selon la très belle formule qui nous reste quand on a refermé le livre *En état d'urgence* (12). Et qui nous donne le goût de le relire.